

Études d'histoire religieuse



Micheline Dumont, *Les religieuses sont-elles féministes?*,
Montréal, Bellarmin, 1995, 208 p. 25 \$

Denise Robillard

Volume 62, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007199ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007199ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robillard, D. (1996). Review of [Micheline Dumont, *Les religieuses sont-elles féministes?*, Montréal, Bellarmin, 1995, 208 p. 25 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 62, 110–112. <https://doi.org/10.7202/1007199ar>

français versus britannique. L'auteur conclut le chapitre en mentionnant les écoles indiennes où les missionnaires franco-catholiques contribuèrent non seulement à l'assimilation aux Blancs mais aussi, paradoxalement, à l'anglicisation des populations autochtones.

Le onzième et dernier chapitre (p. 223-237), la conclusion, porte sur l'héritage laissé par la conquête oblate. Selon Choquette, les Oblats ont largement réussi leur conquête du Nord-Ouest au catholicisme ultramontain du XIX^e siècle: la majorité des autochtones ont embrassé la foi catholique. Les missionnaires catholiques avaient souvent meilleure réputation. La culture des Oblats semblait plus raffinée que celle de leurs adversaires. Les Oblats apprenaient les langues indigènes, ce qui n'était pas nécessairement le cas des ministres. L'engagement à la pauvreté et au célibat contribuait au succès des catholiques. Plusieurs d'entre eux sont demeurés dans le Nord-Ouest jusqu'à leur mort. Ils accompagnent les autochtones dans leurs périple. Enfin, les missionnaires franco-catholiques partageaient avec les Indiens un statut minoritaire au sein de la majorité anglo-protestante.

Pour Choquette, tous les missionnaires, tant catholiques que protestants, ont cherché à «civiliser» les Indiens. Mais ils ont également voulu les «christianiser», leur procurer la libération réalisée par amour par Jésus-Christ. Si les Églises chrétiennes ont contribué à l'assimilation des Indiens à la société blanche, il n'en demeure pas moins qu'elles ont permis aux Indiens de survivre dans la culture conquérante des Blancs.

En général, Choquette, qui aborde des questions controversées, exprime des jugements nuancés. On peut se demander si les révélations sur les misères de certains missionnaires éclairent vraiment «la conquête du Nord-Ouest». C'est la première fois, à ma connaissance, qu'une telle analyse est offerte aux lecteurs de la langue anglaise. C'est une recherche unique. Il est à souhaiter qu'une traduction française soit bientôt disponible, puisque le thème des relations missionnaires catholiques-ministres protestants n'avait pas encore été exploré si à fond.

Claude Champagne, o.m.i.
Institut des sciences de la mission
Université Saint-Paul (Ottawa)

* * *

Micheline Dumont, *Les religieuses sont-elles féministes?*, Montréal, Bellarmin, 1995, 208 p. 25 \$

La question-titre de cet ouvrage n'est pas un procédé accrocheur. Elle constitue plutôt le fil conducteur d'une étude qui situe l'action des religieuses dans la société québécoise, en tenant compte de la coïncidence entre l'apparition du féminisme et la création de nouvelles congrégations reli-

gieuses au début du XIX^e siècle et de l'ambiguïté de leurs rapports. Le féminisme et la vie religieuse ont constitué pour les femmes, pendant près de deux siècles, des voies parallèles de réalisation. Mais en cette fin de XX^e siècle, fait remarquer M. Dumont dans le prologue, après s'être heurtés aux structures patriarcales des États et des Églises, «l'action des religieuses et le mouvement des femmes viennent de se rencontrer». Un effort de synthèse, remarquable et original, qui permet de se familiariser «avec des problématiques nouvelles concernant ces figures à la fois familières et énigmatiques que sont les religieuses».

En six chapitres dont trois sont inédits et trois la refonte ou le remaniement d'articles parus ailleurs, l'auteure invite à une lecture critique du féminisme en Occident et de l'action des religieuses au Québec, pour jeter sur elles «un regard différent». Le titre de chaque chapitre révèle l'approche novatrice de l'historienne qui se situe du point de vue de ces personnes: 1. Les religieuses sont des femmes; 2. Les femmes et la vocation religieuse (de l'Ancien Régime à nos jours); 3. La tradition éducative des religieuses enseignantes; 4. La gestion financière des religieuses; 5. Des religieuses, des murs et des enfants; 6. Les charismes perdus.

M. Dumont aborde de front une situation de fait: les opinions contradictoires de la société québécoise envers l'action des religieuses, les images le plus souvent caricaturales véhiculées à leur endroit et les rumeurs qui persistent sur leur présumée richesse en dépit de nombreuses publications sur les congrégations religieuses. Ce n'est pas le moindre des mérites de cette étude que de replacer notre historiographie traditionnelle dans le contexte commun à toutes les expériences de colonisation au XVII^e siècle, où la tolérance n'est pas un concept accepté et où la religion est omniprésente. On ne trouve pas dans le milieu puritain (chez les Pèlerins du Mayflower ou les Quakers de William Penn, par exemple) de domaine d'action réservé aux femmes comme on le constate dans le milieu catholique où, sous le couvert de la vocation religieuse, les femmes jouent un rôle social de premier plan dans le soutien matériel et spirituel de la colonie. La Nouvelle-France se trouvait alors à l'avant-garde des colonies d'Amérique sur le plan de la sécurité sociale.

L'historienne émet ensuite l'hypothèse que l'essor de la vie institutionnelle au XIX^e siècle pourrait avoir servi de substitut au féminisme naissant ailleurs, comme «avenue d'égalité avec les hommes». La vie religieuse aurait été «une avenue privilégiée pour la réalisation des aspirations des femmes» dans l'exercice de fonctions que la société civile leur interdisait. C'est ainsi qu'au Québec, les religieuses ont assuré le développement de l'éducation des filles et implanté une tradition éducative qui a su se transformer grâce à leurs qualités de pédagogues et de gestionnaires. Cette situa-

tion n'est pas sans paradoxes ni contradictions; ainsi, ce sont souvent les pensionnats (payants) qui ont permis la tenue des écoles primaires (gratuites). Et si la mise en place d'un double réseau, privé et public, a contribué à construire les structures discriminatoires de l'éducation des filles, elle n'en a pas moins permis l'émergence des premières générations de femmes instruites, le développement des principales professions féminines et préparé le terrain propice aux revendications des femmes. Ce faisant, les religieuses ont été les «artisans de leur propre élimination parce qu'elles n'ont pas compris que la gratuité [de leurs services], gage de leurs colossales responsabilités, constituait un obstacle structurel et idéologique à leur existence même», aussi bien dans le monde de l'éducation que dans celui des services sociaux.

M. Dumont estime qu'il faut recourir à l'histoire pour comprendre comment a pu se produire une situation qui nous semble aujourd'hui scandaleuse, au point d'en venir à la «polarisation invraisemblable» qui a opposé en 1993 les membres de plusieurs communautés religieuses et le groupe d'«enfants de Duplessis». Un événement qui stimule son effort de compréhension, courageux et lucide, au-delà d'une vision manichéenne et simpliste de la société. Pour ce faire, elle analyse trois questions: celle des mères sans alliance, celle des orphelins, celle du système d'enfermement en vigueur dans la société. Une telle enquête lui permet d'affirmer que «pour chaque enfant de la crèche», il y a une mère, mais aussi un père, des grands-parents maternels responsables de la décision de leur fille, souvent un prêtre qui fait le nécessaire pour cacher la naissance, la loi qui affirme que cet enfant est illégitime et le bon public qui parle d'«enfant de l'amour... voué à une vie sans amour»... Au début des années 1950, les religieuses ont été les seules à s'occuper des mères sans alliance; aujourd'hui, ce sont les seules que l'on blâme. «Comment en sommes-nous arrivés à ne blâmer que les seules personnes qui se sont véritablement occupées de ces jeunes femmes», se demande l'historienne...

L'analyse de M. Dumont débouche sur un constat: le déclin démographique imparable des communautés religieuses s'accompagne d'une prise de parole porteuse d'espoir face au défi d'une nouvelle situation que les religieuses ont à définir en tant que femmes. Si, historiquement, elles n'ont pas été féministes, «celles qui ont su appliquer l'analyse féministe à leur situation attestent d'une lucidité plutôt inédite»; de plus, les éléments proprement religieux de leur démarche sont loin d'avoir été des facteurs d'aliénation idéologique, comme on l'affirme souvent.

Denise Robillard
Montréal

* * *